

Zeitschrift: Cahiers d'archéologie fribourgeoise = Freiburger Hefte für Archäologie
Herausgeber: Service archéologique de l'État de Fribourg
Band: 15 (2013)

Artikel: Une page de la recherche sur le Mésolithique fribourgeois se tourne
Autor: Mauvilly, Michel / Spielmann, Julien / McCullough, Fiona
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-681726>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Michel Mauvilly
 Julien Spielmann
 Fiona McCullough
 Luc Dafflon

Une page de la recherche sur le Mésolithique fribourgeois se tourne

L'abri de pied de falaise d'Arconciel/La Souche a accueilli sa dixième et ultime campagne de fouille au cours de l'été 2012. La chute d'une importante partie de la falaise de molasse située à proximité immédiate du site (100 m³ env.) est à l'origine de la fin prématurée des investigations dans cette cavité (fig. 1).

Rappelons que cette fouille qui a débuté en 2003, soit cinq ans seulement après la découverte du site par Serge Menoud, a été mise sur pied principalement du fait de l'inefficacité des mesures de protection prises en 1999 pour lutter contre l'érosion de l'extrémité nord-ouest de l'abri. Allier fouille de sauvetage programmée, recherche et chantier-école, tel fut alors l'ambitieux projet lancé par le Service archéologique de l'Etat de Fribourg autour de cet abri. A l'exception de la campagne de 2012 qui a duré près de cinq mois (fig. 2), le Service a consacré chaque année entre six et sept semaines de travail de terrain à ce site, avec une équipe d'une quinzaine de personnes en moyenne.

Localisé en rive droite de la Sarine, au départ d'un vaste méandre, cet abri largement ouvert au sud-ouest surmonte de quelques mètres seulement la plaine alluviale où la rivière, au fil du temps, n'a cessé de divaguer. Il s'agit en fait d'une cavité peu profonde (5 à 6 m au maximum), mais tout en longueur (plus de 50 m). Le projet de fouille a concerné une surface triangulaire d'environ 40 m² qui correspond à l'extrémité nord-occidentale de la cavité. La zone fouillée ne



Fig. 1 Arconciel/La Souche, vue du site avec, au premier plan, le pan de falaise effondré en 2012

représente donc qu'un peu moins du tiers de la surface totale de ce site dont le potentiel archéologique demeure ainsi encore très important.

L'objectif de ces recherches n'a jamais été de fouiller l'intégralité de l'abri, mais de documenter au mieux, avant leur destruction plus ou moins programmée à moyen terme, les horizons archéologiques identifiés dans cette partie du site particulièrement mise à mal par l'érosion¹. Cette option de fouille de sauvetage se justifiait d'autant plus que, dans la région, les sites bien stratifiés remontant à la fin du Mésolithique qui avaient fait l'objet de fouilles étaient particulièrement rares.

Un abri exceptionnel à l'histoire complexe et passionnante

Les données accumulées lors de ces dix campagnes de fouille dans la partie explorée de la cavité ont permis d'observer des dépôts qui, du fait d'une érosion différentielle du comblement supérieur, oscillent entre 4 et 6 m de hauteur. Les couches archéologiques identifiées au sein du remplissage, dilatées sur près de 3 m de hauteur, occupent la partie médiane de la stratigraphie. Couvrant un peu plus de 2000 ans d'histoire (7000 à 4900/4800 avant J.-C.), soit la fin du Premier Mésolithique, l'intégralité du Second

Mésolithique² et le début du Néolithique, ces dépôts témoignent, pour cette phase chronoculturelle, d'une indéniable continuité dans la fréquentation du site, et c'est surtout durant cette période que l'abri, en conservant dans son sol les traces de nombreux phénomènes d'origine naturelle ou anthropique, a joué le rôle de remarquable enregistreur à la fois sédimentaire, climatique et archéologique.

L'histoire du comblement de l'abri de La Souche débute clairement avec l'accumulation de dépôts principalement composés de matériaux alluviaux apportés par la Sarine. Atteignant près de 2,5 m d'épaisseur, ils sont d'abord grossiers (galets), puis s'affinent progressivement pour se terminer par des silts qui attestent à la fois un ralentissement drastique du débit du cours d'eau et, probablement, la migration du lit de la rivière vers l'ouest du canyon. Des apports gravitationnels internes à l'abri, plus denses en remontant vers la paroi et se présentant sous forme de petits fragments ou plaquettes de molasse, viennent, parfois de manière synchrone, s'ajouter à ces sédiments alluviaux. Trois liserés plus foncés, enrichis en paillettes de charbon de bois et en vestiges mobiliers principalement lithiques, ont été observés à la base des sédiments alluviaux fins (fig. 3); remontant aux environs de 7000-6700 avant J.-C., ils constituent les plus anciennes traces de fréquentations humaines reconnues dans l'abri. Les témoins des activités anthropiques, à savoir quelques structures de combustion, de rares restes osseux mal conservés et une petite série d'artefacts en roches siliceuses, y sont relativement fugaces et attestent des occupations plutôt succinctes. Quant aux nombreux vestiges lithiques généralement de bonnes dimensions qui reposaient directement au sommet de ces petits horizons archéologiques, ils témoignent d'un lessivage de la partie sommitale de ces couches, voire d'un abandon précipité de la cavité suite à l'un des derniers épisodes de crue de la rivière, hypothèse qui reste encore

à confirmer. La fin de cette phase sous forte influence de la Sarine coïncide en effet plus ou moins avec le premier effondrement important de la voûte, dont la fissuration et les plans de litage ont largement préparé le travail du gel et de la corrosion. S'il demeure encore actuellement difficile de préciser la durée de cette première phase de comblement, elle semble avoir été relativement rapide, n'excédant pas deux ou trois siècles.

Vers 6000 avant J.-C., les relatives linéarité et régularité de ces dépôts vont être quelque peu perturbées par le détachement, depuis la voûte, d'une nouvelle dalle de molasse de taille conséquente. Encombrant partiellement l'espace intérieur protégé, une partie de ce bloc sera alors équarrie pour recréer une surface habitable plane. Vers l'extérieur de l'abri, un ressaut contre lequel s'appuie un foyer a toutefois été conservé.



Fig. 2 Exploration intensive de l'abri au cours de la campagne 2012

C'est à l'abri des inondations, aux alentours de 6600 avant J.-C., que les chasseurs-cueilleurs mésolithiques investissent réellement l'abri, avec une forte densité d'occupations dont témoigne une succession quasi ininterrompue de niveaux anthropiques (fig. 4) sur près de 1,5 m de hauteur. Ces séquences sont accompagnées de nombreuses structures de combustion, d'abondants restes osseux plus ou moins fragmentés et souvent carbonisés, ainsi que de milliers d'artefacts en roches siliceuses et en matières dures animales. En outre, plusieurs chapes de cendres d'une superficie pouvant atteindre 5 m² pour environ 10 cm d'épaisseur y ont été observées.

Par la suite, plus précisément entre 5800 et 4900 avant J.-C., la fréquentation de l'abri semble connaître un léger ralentissement, pour s'interrompre brutalement et définitivement vers 4900/4800, suite au détachement, depuis le plafond de l'abri, d'une masse de plusieurs mètres cubes de roche qui va sévèrement restreindre l'espace habitable et clore le chapitre des relations étroites que l'homme entretenait jusqu'alors avec la cavité d'Arconciel.

Les niveaux d'occupations mésolithiques supérieurs sont donc partiellement tronqués par l'érosion et les périodes marquées par une fréquentation très dense de l'abri ont, à l'instar de palimpsestes,

effacé les traces laissées par chacune et abouti à un certain compactage des vestiges de plusieurs installations successives, mais de nombreux niveaux archéologiques, rapidement sédimentés,

s'élevait à plus de 3 m de hauteur et présentait un plan plutôt horizontal, on note que, juste avant l'effondrement massif du début du V^e millénaire avant J.-C., l'écart entre le sol et la voûte, à l'inclinaison de

blesse de la roche, elles pourraient tout aussi bien résulter de chocs thermiques répétés qui ont été occasionnés par les structures foyères de très grandes dimensions (jusqu'à 1,5 m de diamètre) localisées directement à l'aplomb.



Fig. 3 Séquences archéologiques les plus anciennes détectées dans l'abri

présentent cependant tous les éléments propices à une approche paléthrographique.

Durant ces 2000 ans, la morphologie de l'abri s'est ainsi clairement modifiée. En effet, alors qu'au moment des premières occupations, soit dans le premier quart du VII^e millénaire avant J.-C., son plafond

plus en plus oblique, autorisait tout juste la station verticale aux derniers occupants du site.

Les deux dernières chutes de blocs conséquentes depuis le plafond de la cavité sont à l'évidence contemporaines de fréquentations humaines assidues de l'abri. Attribuables à la sensibilité au chaud et au froid de la paroi et de lignes de fai-

Une série d'objets phares et des déchets par milliers

Lorsque la fouille a débuté en 2003, nous avons certes conscience de l'important potentiel archéologique de l'abri d'Arconciel, mais nous étions loin d'imaginer la richesse mobilière qu'il renfermait. Au terme de dix interventions, c'est en effet par centaines de milliers que les vestiges ont été recensés. Sous forme de déchets principalement, mais également d'artefacts, ils fournissent, à l'échelle cantonale, voire régionale, de précieuses données souvent inédites sur la culture matérielle et l'économie de subsistance développées par les derniers groupes de chasseurs-cueilleurs de la Préhistoire. A titre indicatif – une grande partie du matériel découvert lors de la campagne 2012 n'a pas encore été inventorié –, l'industrie lithique en roches siliceuses totalise plus de 30'000 pièces et les restes fauniques dépassent les 300'000 individus.



Fig. 4 Exemple de niveaux d'occupations scellés entre deux blocs d'effondrement du plafond de l'abri

Parmi les découvertes exceptionnelles de la campagne 2012, on signalera deux harpons en bois de cerf issus d'horizons archéologiques datés entre 6600 et 6000 avant J.-C. (fig. 5). Il s'agit des deux uniques exemplaires mésolithiques connus à ce jour sur le Plateau suisse occidental, les autres pièces recensées sur territoire helvétique provenant de la vallée de la Birse (nord du Jura) et du canton de Lucerne. La mise au jour d'une dizaine de coquillages perforés de type *Columbella rustica* (fig. 6), d'origine méditerranéenne, constitue également une première pour le canton de Fribourg, les seuls bijoux mésolithiques recensés jusque-ici, par ailleurs tous issus de ce



Fig. 5 L'un des harpons en bois de cerf du site

même abri, consistant en craches de cerf perforées. A l'échelle de la Suisse et dans l'état actuel des recherches, cette série de parures mésolithiques est la plus importante.

On rappellera ici que la pièce en argile cuite décorée d'impressions découverte en 2006 dans un horizon archéologique daté autour de 6000 ans avant J.-C.³, qui représente à ce jour la seule

manifestation artistique en terre connue pour la période mésolithique, constitue également l'un des points forts du site⁴. Quant à l'unique tesson de céramique recensé dans l'abri en 2011 et découvert au sommet de l'un des foyers encore en activité juste avant l'abandon du site, il s'agit malheureusement d'un simple fragment de panse non décoré qui, sur la base de deux analyses radiocarbone, peut aujourd'hui être daté entre 5000 et 4800 avant notre ère. Reste que cette trouvaille est d'autant plus importante que les vestiges céramiques antérieurs au premier quart du V^e millénaire issus de contextes fiables et bien datés demeurent encore extrêmement rares en Suisse occidentale.

Avec la *pintadera*, qui présente des airs de parenté avec des «cachets» fréquemment attestés dans le Néolithique ancien balkano-égéen, et les coquillages perforés issus du monde méditerranéen, c'est toute la question des relations entre les derniers groupes de chasseurs-cueilleurs de la Préhistoire régionale et les cultures méridionales de l'Europe qui se pose.

A côté de ces objets «prestigieux» et parmi l'abondant mobilier archéologique recueilli lors des différentes campagnes de fouille au sein de l'abri d'Arconciel, ce sont toutefois les déchets qui tiennent le

haut du pavé. Leur étude ouvre non seulement d'intéressantes perspectives sur la connaissance de la vie matérielle des dernières populations de chasseurs-cueilleurs de nos régions, mais permet également de conclure à l'accomplissement de multiples activités dans l'abri. Les restes de faune, très souvent carbonisés et fragmentés à l'extrême, renvoient au domaine domestique (découpe, cuisson, éventuellement boucanage et consommation des produits carnés), tandis que les nombreux débris, esquilles et pièces techniques en roches siliceuses ou en matières dures animales (bois de cerf, ivoire, os) font quant à eux référence au monde artisanal (taille, mise à longueur des supports et confection d'outils).

Un site avec une stratigraphie remarquable pour le Mésolithique

Les surfaces explorées étant somme toute relativement limitées et le travail de fond sur la distribution spatiale des vestiges n'ayant été que superficiellement amorcé, il est actuellement délicat de proposer une interprétation de la gestion des déchets et de l'organisation de l'espace habité. Les premiers éléments permettent cependant de mettre en avant le rôle primordial joué par les foyers. Avec une soixantaine de structures identifiées, il s'agit en effet de la catégorie la mieux représentée dans l'abri. Parfois accompagnées de galets éclatés au feu et/ou d'une rubéfaction du sédiment encaissant, à plat ou en cuvette et plus ou moins structurées, ces aires de combustion présentent une certaine diversité. Si l'histoire de leur fonctionnement et la détermination des relations de complémentarité qui ont pu exister entre eux restent encore à écrire, plusieurs foyers arborent clairement des traces d'utilisations successives qui correspondent à des phases de réemploi pouvant s'étendre sur une longue période. A ces structures foyères, il faut ajouter plusieurs chapes de cendres



Fig. 6 L'un des coquillages perforés découverts en 2012



Fig. 7 Exemple de chape cendreuse découverte dans l'abri d'Arconciel/La Souche

d'une superficie pouvant atteindre 5 m² pour une dizaine de centimètres d'épaisseur (fig. 7). Aplanissement et surtout assainissement des sols pourraient bien expliquer leur présence. Rarement mises en évidence pour le Mésolithique, ces chapes constituent également l'une des singularités de cet habitat sous abri.

Avec sa stratigraphie exceptionnelle couvrant tout le Second Mésolithique, l'abri d'Arconciel est l'un des très rares sites de la région à offrir d'excellentes perspectives en vue de retracer l'évolution économique et socio-culturelle des po-

pulations de chasseurs-cueilleurs entre le début du VII^e millénaire et l'aube du V^e millénaire avant J.-C. Compte tenu de la rareté des sites donnant de telles possibilités, il est aujourd'hui encore délicat de préciser les formes, les modalités et le « temps d'incubation » qu'a nécessité la propagation des idées nouvelles qui, depuis le Proche-Orient, voire le nord de l'Afrique, et à partir du VII^e millénaire avant J.-C., ont touché l'Europe nord-occidentale; de même, préciser le rôle tenu par les populations autochtones dans le processus de néolithisation de nos régions reste difficile à appréhender.

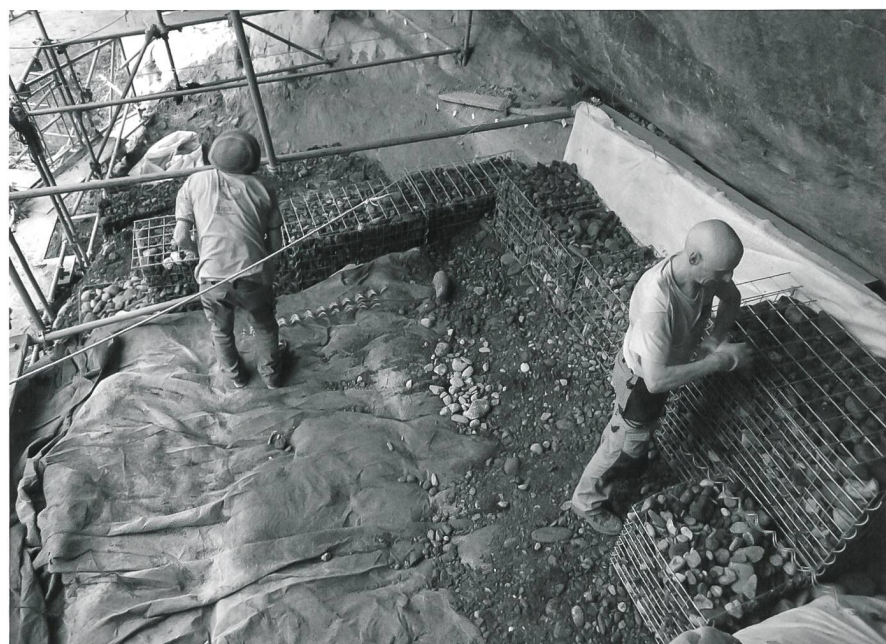


Fig. 8 Ultimes travaux de protection des couches archéologiques non fouillées

C'est, semble-t-il, vers 6500 avant J.-C., notamment avec l'abandon des armatures traditionnelles du Mésolithique moyen au profit des armatures trapézoïdales et l'adoption d'un nouveau style de débitage, comme semblent d'ailleurs le montrer les données récoltées dans l'abri de La Souche, qu'apparaissent les premiers signes concrets d'une métamorphose socio-économique des groupes mésolithiques évoluant entre Alpes et Jura. Interactions, contacts et transferts entre fronts de colonisation néolithiques et dernières populations de chasseurs-cueilleurs vont par la suite aller crescendo durant le VI^e millénaire. Dans notre région, il faudra manifestement attendre le premier quart du V^e millénaire, pour assister à un basculement définitif des populations indigènes vers une pleine économie agro-pastorale.

Sans remettre fondamentalement en cause le cadre régional mis en place au XX^e siècle, les données fournies par l'abri d'Arconciel/La Souche devraient permettre de mieux saisir le phasage chronoculturel du Second Mésolithique, et ainsi de mieux caractériser les groupes culturels qui fréquentaient le Plateau romand à cette période.

Un nouveau chapitre de la recherche débute

Afin d'assurer la pérennité du site d'Arconciel/La Souche, d'importantes mesures visant à stabiliser les profils et à protéger les couches archéologiques encore en place ont été mises en œuvre à la fin de la campagne 2012. Sacs de sables, couverture sablo-caillouteuse conséquente et gabions remplis de galets ont ainsi été disposés sur les secteurs et le long des profils (fig. 8). En dehors de cette zone, un treillis métallique a été posé pour lutter contre le travail de sappe des renards et des blaireaux. Bien évidemment, le Service archéologique assurera, à l'avenir, un suivi régulier de l'évolution du site, notamment de sa recolonisation par les

animaux fouisseurs et des dégâts que ceux-ci risquent d'occasionner.

Avec la fin anticipée des travaux de terrain, c'est bel et bien l'écriture d'une nouvelle page des recherches initiées autour de l'abri d'Arconciel/La Souche qui débute. Un programme interdisciplinaire d'études, mené conjointement par le Service archéologique, une palette de spécialistes et deux doctorants du Fonds national suisse de la recherche scientifique⁵ va en effet prendre son essor pour aboutir, dans quelques années nous l'espérons, à un ouvrage de synthèse.

¹ Voir M. Mauvilly – L. Dafflon – F. McCullough, «L'abri mésolithique d'Arconciel/La Souche: bilan des recherches 2003-2007», *CAF* 10, 2008, 44-75. Les coordonnées du site sont les suivantes: CN 1205, 575 200 / 178 050 / 459 m.

² C'est Grégor Marchand qui a récemment

proposé une partition entre Premier et Second Mésolithique (G. Marchand, «Dynamique des changements techniques sur les marges du Massif armoricain de l'Azilien au Premier Mésolithique», in: J.-P. Fagnart – A. Thevenin – Th. Ducrocq – B. Souffi – P. Coudret (dir.), *Le début du Mésolithique en Europe du Nord-Ouest (Mémoires de la SPF45)*, Actes de la table ronde d'Amiens (2004), Amiens 2008, 52-64), en se basant sur le fait que le début du VII^e millénaire avant notre ère coïncide avec le développement d'une industrie lithique technologiquement bien différente de celle des périodes précédentes; cette césure entre le Premier Mésolithique (Mésolithique ancien et moyen) et le Second Mésolithique (Mésolithique récent et final) est perceptible du Maghreb à la Scandinavie en passant, entre autres, par la France et la Suisse. Dans nos régions, le Second Mésolithique est actuellement observé entre 6600 et 5000 avant J.-C.

³ Cette pièce a été interprétée comme une

pintadera (cf. M. Mauvilly – L. Dafflon – F. McCullough, voir note 1, 65-70).

⁴ M. Mauvilly – Ch. Jeunesse – T. Doppler, «Ein Tonstempel aus der spätmesolithischen Fundstelle von Arconciel/La Souche (Kanton Freiburg, Schweiz)», *Quartär* 55, 2008, 151-157.

⁵ Jean-Christophe Castel, Rose-Marie Arbogast et Julien Oppliger pour l'archéozoologie, Patricia Vandorpe pour la carpologie, Luc Braillard et Philippe Rentzel pour la géologie et la micromorphologie, François-Xavier Chauvière pour l'étude des industries en matières dures animales, Fabio Donadini et Lisa Dieckmann pour l'archéomagnétisme, et enfin Laure Bassin et Marcel Cornelissen pour l'étude des industries lithiques.